

Impressions romaines

Max d'Ollone

extrait de :

Henri Rebois, *Les grands prix de Rome de musique* (Paris : Firmin-Didot, 1932)

J'avais, depuis mon enfance, rêvé d'avoir le prix de Rome, non pas tant pour la valeur de ce titre que pour vivre un moment à la Villa Médicis. Mystérieusement attiré par l'Italie, comme si elle eut été ma patrie dans une vie antérieure, je ne voulus pas la visiter avant d'avoir en quelque sorte conquis le droit de m'y sentir un peu « comme chez moi ». Le jugement de l'Institut me sembla la voix du Destin me disant : « Ton épreuve karmique est terminée. Tu peux rentrer au paradis perdu. »

Nulle déception ne suivit la réalisation de ce rêve. De ce pays j'aimai également la nature et l'art, l'atmosphère physique et l'atmosphère morale : j'y « retrouvai » avec la même joie l'Antiquité, le Moyen Âge et la Renaissance qui fusionnent là de façon si étrangement harmonieuse (est-il un pays au monde où Apollon et Jésus soient ainsi réconciliés ?) et sans que le présent gêne aucunement ce recul naturel et incessant dans les siècles abolis ; car, la race italienne semble toujours la même : toujours ardente, imaginative, sensuelle, éprise de beauté plastique et de lyrisme.

Le contact du peuple italien m'a fait encore mieux aimer et comprendre la passion douloureuse, le pathétique spontané du grand Verdi, et l'humaine vérité de *Cavalleria* m'a été révélée à Palerme, alors qu'à Paris je n'en avais vu que la vulgarité et la platitude. C'est aussi pendant mes années de pensionnaire à la Villa Médicis, que j'entendis pour la première fois la *Vie de Bohême* et la *Manon Lescaut* de Puccini, œuvres alors ignorées en

France et qui m'émurent profondément. Je n'oublie pas non plus une représentation de la *Norma*. Tout cela contribua à renforcer mon aversion innée pour toute musique où la cérébralité remplace le cœur, où le puritanisme paralyse l'instinct, où la recherche d'artificielles complications nuit au naturel, à la facilité, à l'abondance.

Naturellement, tant à la Villa Médicis que depuis lors, j'ai écrit de nombreuses pages plus ou moins directement inspirées par mes « impressions d'Italie », mais j'en aurais écrit davantage si mon tempérament méditerranéen n'avait été assez longtemps déprimé par des influences nordiques. Je peux citer des mélodies comme *Nuit d'été*, des fragments d'un *Saint François d'Assise*, un ballet, *Bacchus et Silène*, dans lequel j'utilisai un chant entendu dans la campagne sicilienne, plusieurs passages de *L'Arlequin*, et enfin *Les Amants de Rimini*, drame lyrique dont j'écrivis également le poème. (M. Rouché donna, pendant la guerre, à l'Opéra, un acte de cet ouvrage resté inédit.) J'avais visité jadis avec mon ami Williams Laparra, le peintre de ma promotion, les lieux où vécurent Paolo et Francesca.

Le séjour à la Villa Médicis est-il bienfaisant aux jeunes gens musiciens ? Je le crois, à condition qu'ils ne soient pas mariés, qu'ils voyagent, qu'ils regardent, qu'ils comprennent un tas de choses nouvelles et étrangères à la musique dont ils sont saturés et que ce soit enfin pour eux la rupture complète avec Paris, avec son affreuse atmosphère musicale, sa presse néfaste, ses petites chapelles et ses divers snobismes.
